

LA PENDULE

Il y avait une fois, dans la boutique d'un marchand de curiosités, une ancienne pendule du temps de Mme de Pompadour. C'était une vieille pendule en bronze fin, ciselée des pieds à la tête, avec des dorures et des émaux de tous les côtés; son cadran était tout en argent et les chiffres de ses heures étaient en pierres précieuses. Sa sonnerie ressemblait au chevènement d'un son de harpe qui s'élevait, elle sonnait sur plusieurs tons comme le carillon des anciennes horloges flamandes, et lorsqu'il était midi, elle sonnait un fragment de menuet; elle chantait tout doucement son petit air, n'est-ce pas? lorsqu'elle avait fini, il n'y avait plus moyen de rien lui faire dire jusqu'au lendemain. Elle avait appartenu jadis à des gens très riches; elle avait été la reine d'un très joli salon de son temps; et que de belles dames avaient été charmées de l'entendre. Aussi était-elle plus fière que le Grand Turc. Elle se croyait supérieure à tout le monde, et pour elle, le grand carillon du béthou et le gros bourdon lui-même n'étaient que de la Saint-Jean. — Que je suis belle! disait-elle en se regardant dans le miroir. Personne au monde n'a plus d'élégance, plus de distinction que moi! Je suis sûre que si le schah de Perse venait à passer par ici, il se prosternerait à mes pieds. Sur le rayon voisin, il y avait une collection de petits marquis en porcelaine de Saxe qui la regardaient à travers leurs largons et qui lui faisaient la cour du matin au soir. Et il fallait voir comme la vieille pendule se rengorgeait au milieu de tous ses amoureux. Parfois elle leur parlait des beaux jours où elle avait régné, des belles dames poudrées, des robes de soie bleues parmi lesquelles elle avait vécu. Elle croyait son charme éternel. — Ah! disait-elle de sa petite voix de cristal, ah! combien je m'ennuie dans cette boutique. Chaque fois que cet affreux petit vieillard vient me remonter, il me semble que c'est le diable qui me caresse. Oh! combien je déteste ce petit vieillard qui se plaint toujours de ses douleurs! Qu'ai-je donc fait pour être ainsi reléguée au milieu de ces chandeliers poussiéreux et de ces gravures de mode du premier Empire? Croyez-vous qu'elle soit assez ridicule! — Et nous, répondaient les petits marquis, croyez-vous que nous soyons nés pour un tel milieu, ma chère?... — Jamais il n'entre un rayon de soleil dans cette baraque.... — Oh! c'est à mourir, ma chère! et si nous n'entendions votre ritournelle, il y a beau temps que nous ne serions plus de ce monde. Ainsi causant chaque jour la pendule et ses adorateurs. Or il advint qu'un jour le vieux brocanteur tomba malade. La goutte le prit et le cloua dans son fauteuil, et il y resta des mois et des mois à gémir au fond de son arrière-boutique. Le 31 décembre arriva; la pendule ne fut pas remontée, et elle s'arrêta. En vain elle essaya de remuer ses aiguilles et de faire vibrer ses timbres, ce fut peine perdue, elle demeura muette. — Hé! hé! qu'avez-vous donc, ma chère? dirent les petits marquis. Vous ne faites plus rien. Seriez-vous souffrante? Mais la pendule ne répondit pas. — Feste soit de cette vieille sorcière! dit l'un d'eux, il y a assez longtemps qu'elle nous ennuie avec ses radotages, laissez-la donc tranquille, elle a fait son temps. La pendule, honteuse, essaya de scier, mais elle ne put rien articuler. — Allons, allons, ne réveillez pas la douairière, reprit le mar-

La Rue Parisienne EN 1900.

Il paraît que M. de Selves occupe les loisirs de sa villégiature à mûrir un projet de transformation artistique des rues de Paris en ce qui concerne les appareils d'éclairage, les poteaux d'affichage, boîtes aux lettres et édifices plus ou moins quelconques, dont l'utilité n'est pas contestable, mais qui, non contents de gêner la circulation des piétons, infligent encore le supplice de leur hideur administrative. En d'autres termes, Paris s'apprête à faire un brin de toilette pour recevoir, en 1900, les hôtes impériaux, royaux, princiers et autres. M. de Selves a eu là, nous devons le reconnaître, dit le «Gaulois», une excellente idée, et le conseil municipal ne lui en voudra pas, nous l'espérons, de cette initiative. Mais il est juste d'ajouter que cette idée, si tant est à l'avoir eue, n'est pas la seule à l'avoir eue. On nous a déjà suggéré, par les récentes décisions d'un des comités d'admission à l'Exposition universelle. A vrai dire, tout n'est pas pour le mieux dans la plus belle des capitales. Sans parler de l'éclairage qui nous est fourni parcimonieusement par des appareils aux formes saugrenues, non plus que des horribles édifices qui encombrant les trottoirs, nos maisons à six étages sont d'une monotonie fâcheuse, leur architecture est d'une simplicité désespérante. Ce n'est pas que nos architectes et nos constructeurs d'édifices manquent de goût et d'imagination, mais l'Administration leur défendait d'avoir de l'un et de l'autre. Il y avait notamment des règlements de voirie qui nous interdisaient les saillies trop accentuées; ceux-ci ont été déjà rapportés par M. de Selves, et l'on peut voir dans les constructions nouvelles de la rue Réaumur un intéressant effort vers une architecture moins monotone et plus artistique. Mais il faudra du temps pour que Paris ait retrouvé le pittoresque architectural d'autrefois; il en faudra moins pour qu'il se débarrasse de ce qui le déshonore par trop, pour qu'il se pare, devienne plus joyeux, plus pimpant, plus vivant encore. C'est à l'Exposition de 1900 que nous serons redevables de cette heureuse transformation. L'idée la plus féconde en heureux résultats qui ait été mise à exécution par le commissaire général de l'Exposition de 1900 a été d'adjointer dans les comités d'admission, aux commerçants et aux industriels, des artistes et des gens de lettres; il ne pouvait résulter que du bien d'une association de rêveurs et de gens praticiens. La classe 71 donne les attributions sont ainsi définies: décoration mobile et ouvrages de tapissiers, au-rait certainement fait quelque chose de très bien, à l'Exposition, si elle n'avait été compromise que de tapissiers et de décorateurs; mais on y a adjoint quelques artistes, entre autres, l'architecte Frantz-Jourdain, et voilà que, sous son influence, la classe 71 a conçu une ambition: décorer Paris pour faire voir ce qu'elle savait faire. La décadence des fêtes publiques doit être en grande partie attribuée à ce qu'elles se ressemblent trop les unes aux autres. La décoration mobile en est toujours la même. Ce sont toujours les éternels mâts surmontés de jaune ou de tricolore, surmontés d'officiers français et flanqués de l'écusson R. F. les tribunes officielles avec leurs crêpines d'or sont grotesques; les girandoles de lampions, de lanternes ou de globes lumineux sont devenues fastidieuses. Evidemment il faut changer tout cela. Il ne faut non seulement pour ne

LE SHAKÉ-HAND.

Le «shake hand» vient de subir une évolution. Aujourd'hui, pour être dans le mouvement, il faut serrer la main à ses amis en levant le coude en l'air avec une attitude de paralytique. Pourquoi est-il élargi de se livrer à cette étrange contorsion? C'est ce que nous ne saurions vous dire. La mode a d'innécessables caprices. Nous rions de nos cour et si nous voyons un revenant du salon de Louis XIV entrer dans un hôtel en faisant les trois révérences de rigueur, mais ce survivant d'un autre âge ritrait peut-être d'aussi bon cœur de notre «shake hand» estropié. Sous la Restauration, on s'inclinait en «entrechat» et on saluait de la main avec un geste aimable mais comique. Il y a peu de temps, on saluait avec un mouvement si brusque et si bref qu'on avait l'air de vouloir jeter sa tête par terre. Il paraît qu'il y a des contrées de la Chine où l'on salue un ami on lui pince l'oreille. L'ami répond à sa politesse en tirant la langue. Que dites-vous de ce petit jeu? N'est-il pas pittoresque? Malheureusement, on va construire en Chine tant de chemins de fer, que les Chinois se civiliseront et salueront comme les Japonais, lesquels saluent comme nous. PENSEES. Réver, puis s'en aller, c'est le sort de la femme. Qui veut mourir ou valser, se remuait vaincu. L'espri et le bon sens vont souvent ensemble.

LE SHAKÉ-HAND.

Le «shake hand» vient de subir une évolution. Aujourd'hui, pour être dans le mouvement, il faut serrer la main à ses amis en levant le coude en l'air avec une attitude de paralytique. Pourquoi est-il élargi de se livrer à cette étrange contorsion? C'est ce que nous ne saurions vous dire. La mode a d'innécessables caprices. Nous rions de nos cour et si nous voyons un revenant du salon de Louis XIV entrer dans un hôtel en faisant les trois révérences de rigueur, mais ce survivant d'un autre âge ritrait peut-être d'aussi bon cœur de notre «shake hand» estropié. Sous la Restauration, on s'inclinait en «entrechat» et on saluait de la main avec un geste aimable mais comique. Il y a peu de temps, on saluait avec un mouvement si brusque et si bref qu'on avait l'air de vouloir jeter sa tête par terre. Il paraît qu'il y a des contrées de la Chine où l'on salue un ami on lui pince l'oreille. L'ami répond à sa politesse en tirant la langue. Que dites-vous de ce petit jeu? N'est-il pas pittoresque? Malheureusement, on va construire en Chine tant de chemins de fer, que les Chinois se civiliseront et salueront comme les Japonais, lesquels saluent comme nous.

LE SHAKÉ-HAND.

Le «shake hand» vient de subir une évolution. Aujourd'hui, pour être dans le mouvement, il faut serrer la main à ses amis en levant le coude en l'air avec une attitude de paralytique. Pourquoi est-il élargi de se livrer à cette étrange contorsion? C'est ce que nous ne saurions vous dire. La mode a d'innécessables caprices. Nous rions de nos cour et si nous voyons un revenant du salon de Louis XIV entrer dans un hôtel en faisant les trois révérences de rigueur, mais ce survivant d'un autre âge ritrait peut-être d'aussi bon cœur de notre «shake hand» estropié. Sous la Restauration, on s'inclinait en «entrechat» et on saluait de la main avec un geste aimable mais comique. Il y a peu de temps, on saluait avec un mouvement si brusque et si bref qu'on avait l'air de vouloir jeter sa tête par terre. Il paraît qu'il y a des contrées de la Chine où l'on salue un ami on lui pince l'oreille. L'ami répond à sa politesse en tirant la langue. Que dites-vous de ce petit jeu? N'est-il pas pittoresque? Malheureusement, on va construire en Chine tant de chemins de fer, que les Chinois se civiliseront et salueront comme les Japonais, lesquels saluent comme nous.

MADAGASCAR.

L'Orus, courrier de Madagascar, est arrivé ces jours-ci à Marseille avec 179 passagers, parmi lesquels le prince Henri d'Orléans, venant de Djibouti, M. M. Guillobeau, médecin des colonies, Fantier, secrétaire général de la Réunion, Vaillant et Desauty, lieutenants d'infanterie de marine, de Lespina, médecin, Muller, Mathieu, Landeron, Beni, capitaines d'artillerie, Laroux, conseiller à la cour de Majunga, et 90 soldats et marins. La correspondance particulière de Madagascar, arrivée par l'Orus, apporte les nouvelles suivantes: La situation est toujours aussi favorable dans la plus grande partie de l'île. Les travaux de route sont activement poussés en Emyrne et sur le plateau central; ils sont ralentis sur la route de Tamatave par suite de l'absence de main-d'œuvre et de retard des Antaimoros, les meilleurs travailleurs de la côte Est, à rejoindre les chantiers cette année. Vers l'Ouest, les Sakalaves ont essayé de nouvelles attaques contre nos nouveaux postes, mais ils ont été partout énergiquement repoussés en subissant des pertes importantes. Cet acharnement est attribué par plusieurs colons à des excitations venues de Tananarive de la part de quelques personnages hovas, qui avaient autrefois tous les bénéfices de l'exploitation des mines d'or dans ces régions. Le gouverneur général a visité Nosy-Bé et tout le nord de l'île. Les colons et les habitants de Nosy-Bé lui ont offert des fêtes magnifiques. Il a visité plusieurs propriétés de l'île et il a pu se rendre compte de l'énergie que mettaient les colons à transformer, suivant ses conseils de l'année dernière, leurs plantations de cannes à sucre en cultures de vanille, café et caoutchouc, plus rémunératrices. Pour encourager ce mouvement, il a supprimé l'impôt foncier sur les nouvelles cultures. Aux Indiens de Nosy-Bé qui protestaient de leur dévouement à la France, il a répondu qu'il n'y croirait entièrement que lorsqu'il ne verrait que des marchandises françaises dans leurs magasins et lorsque leurs enfants parleraient français. Tout le Nord de l'île jouit d'une tranquillité complète et de nombreux colons commencent à s'y installer. Les indigènes, qui étaient très insurgés l'année dernière, ont déjà versé cette année la plus grande partie de leurs impôts. Le général a prescrit aux chefs de villages d'obliger les habitants en abondance le raphin, le caoutchouc et autres produits, afin d'augmenter les transactions commerciales. SARAH BERNHARDT A LA RENAISSANCE. La Renaissance fera, comme on l'a déjà annoncé, sa réouverture, sous la direction de Mme Sarah Bernhardt, dans la seconde quinzaine d'octobre. Parmi les pièces inscrites au programme de la saison figurent: «Médée», de M. Catulle Mendès; «l'Aiglon», de M. Edmond Rostand et «la Gitane», de M. Jean Richepin, qui s'adjointra au répertoire déjà fort beau du théâtre de la Renaissance dont voici le tableau artistique: Mme Sarah Bernhardt, cela va sans dire, pour laquelle sont écrits les trois rôles cités: M. Brémont, Calmettes, Darmont; Laroche, Maurice Luguet, Chamery, Deneubourg, Scheller, Ripert,

UNE PRINCESSE ANGLAISE.

Il y a quelques jours, plusieurs journaux annonçaient le prochain mariage de la princesse Victoria de Galles avec le duc de Albany, prince de Gloucester et d'Autriche. C'était un «canard» car ce propos, un journal new-yorkais, le Sunday World, a publié un article curieux: La princesse Victoria, née le 6 juillet 1868. Un jour elle rencontra Cecil Baring, chef de la grande maison de banque qui, depuis l'année dernière, a succédé au titre de lord de Veletoke. «C'est un homme énergique», dit-elle, un homme de caractère, m'aime, je l'aime; je l'épouserai. La reine Victoria était à Rome lorsqu'elle apprit les intentions de sa petite-fille. Elle fit mander la princesse à qui elle demanda des explications. Le prince de Galles à son tour interrogea sa fille qui lui répondit catégoriquement: «Je ne veux épouser l'homme que j'aime, qu'il soit, d'où qu'il vienne; j'aimais un ouvrier des docks, n'hésiterais pas à l'épouser; mais je ne veux pas épouser l'homme que j'aime ou je ne me marierai jamais. Je méprise les quarante des hommes que j'ai rencontrés dans les grandes soirées de gala.» Il y a quatre ans, la main Cecil Baring prit la direction des affaires. La princesse Victoria fut attristée par ces événements. Elle négligea les soirées de gala, abandonna chiffons et bijoux. «Je veux savoir comment vivent les pauvres du royaume», dit-elle; et, la plupart du temps, elle s'en va dans les mansardes, dans les bouges (dans de la métropole, porter des cours aux misérables. «Il y a quelque chose de très étonnant dans tout cela», dit-elle un jour au prince de Galles, en lui montrant le portrait d'une famille mourant, dans le quartier de «St. Dials», et les pauvres diables qui souffrent d'un mal social; nous sommes responsables; c'est nous surtout qu'incombe la charge de responsabilité de toutes ces souffrances.» La princesse Victoria continue son œuvre de charité; elle monte de préférence dans omnibus à deux pence; on voit très simplement ses robes démodées, endossant un mackintosh par les temps mauvais et chaussant des bottes à grosses semelles. Elle mit comble à ses extravagances assistant un jour à Depford à meeting socialiste en faveur des droits de la femme. Depuis ce jour, on ne la plus revue dans les soirées mondaines. Je fais la haute société, a-t-elle dit un jour, parce que nous portons tous un masque; c'est moi, femme, personne ne s'y sentent qu'il est, c'est plus que moi, je ne peux pas déguiser mes sentiments. Dans les lions, tout n'est qu'hypocrisie.

Alice.—Mais vous ne vous voyez pas, mon pauvre ami. Vous les avez littéralement mis à la porte. (Mouvement de Pierre.) Tout de vous les repoussait, votre silence systématique, votre mine boudeuse, excédée, votre attitude agressive. A la fin, je souffrais moi-même de cette atmosphère d'hostilité, de gêne intolérable créée par vous, par votre présence.... Pierre.—C'est bien. Des reproches. Accablez-moi. Alice.—Non, non, je ne vous reproche rien, mais je voudrais bien tout de même vous voir un peu plus raisonnable. Voyons, vous n'espérez pas, cependant, que je vous dise brusquement: «Je vous aime!» devant vingt personnes.... Pierre.—Si (Sourire d'Alice.) Si je vous aime, je vous promets, je vous jure, que j'attends sans cesse de vous, quoique je vous connaisse bien, une telle imprudence. Je l'attends et je la redoute, en la souhaitant. Il y a des moments où elle me semble presque inévitable. Quand vous vous tournez vers moi, je me donne la joie de trembler; et quand vous vous détournez ensuite, je me réjouis d'être rassuré pour ne pas souffrir d'être déçu. Alice.—Mais vous êtes fou! Pierre.—Oui, sans doute. Vous avez raison. En m'examinant plus attentivement, je ne me comprends plus moi-même, je me trouve absurde et fou. Mais je n'en garde pas moins contre vous une petite rancoeur insupportable. Sachez-le, je

vous en veux un peu.... Alice.—De n'avoir aucune imprudence à me reprocher! C'est cela?... Pierre.—Oui, c'est cela précisément.... D'être trop sage, trop réfléchi.... trop prudent.... de prendre tant de précautions pour dissimuler ce que, si vous m'aimez davantage, vous auriez peut-être certain plaisir à laisser un peu soupçonner.... Alice.—Vous ne parlez pas sérieusement? Pierre.—Très sérieusement. Et si mon exigence est excessive, elle vous condamne. Car on n'exige beaucoup que lorsqu'on vous a très peu accordé.... Enfin, là, tout à l'heure.... hé bien, à votre place, moi, j'aurais tout risqué, plutôt que de laisser se creuser entre nous deux ce fossé d'indifférence qui nous sépare. Pendant un grand instant, j'ai été pour vous un très bon ami et quelconque visage perdu dans le nombre. Oui, oui, nos courtes étaient loin, bien loin, l'un de l'autre. Oh! ne miez pas. Je l'ai senti, j'en ai souffert. Je grolottais, dans mon coin, de tristesse et d'isolement. (Un silence.) Heint? Que dites-vous?... Alice.—Rien. Pierre.—Là, c'était sûr! Vous allez être froide et mauvaise maintenant, me punir de ma franchise.... Alice.—Vous êtes, si injuste et si sot.... Pierre.—Hé bien, oui.... Soit! Laissons cela. J'ai eu tort de commencer. D'ailleurs, je m'en vais. (Il se lève.) Quand puis-je venir

que je renonce à tous mes projets, que... je vous fais grâce du reste... enfin, que je me sacrifie. Voilà bien ce que vous exigez, n'est-ce pas?... Pierre.—Non, j'ai promis à mon petit neveu de le conduire au Jardin d'Acclimatation. Mardi... mercredi... Il me semble bien, ah! oui... mardi, je ne peux pas non plus.... Pierre.—Ah! Alice.—Nous allons, mon mari et moi, visiter cette maison de campagne qu'on nous a indiquée. Pierre.—Bien.... Très bien. Alice.—Alors, mercredi.... Si vous voulez venir mercredi, vous me trouverez. Pierre, très sec.—Mercredi.... je ne peux pas.... Je regrette beaucoup.... Alice.—Ah!... Qu'est-ce que vous faites donc?... Pierre.—Je ne sais pas encore... mais je sais que je ne pourrai pas.... Alice.—C'est fâcheux. Un silence. Alice sourit vaguement. Pierre essaye de se contempler. Il ouvre plusieurs fois la bouche comme pour parler, mais chaque fois il s'arrête au dernier moment; enfin, il s'incline cérémonieusement. Pierre.—Au revoir, madame.... Alice.—Au revoir. (Pause) Vous avez bien réfléchi? Pierre.—Oui. Alice.—Alors, décidément, il faut pour vous compléter que je me compromette publiquement, que je bouleverse toute ma vie,

vous en veux un peu.... Alice.—Attendez, voyons. A dimanche, lundi... lundi, je ne peux pas.... Pierre.—Ah! Alice.—Non, j'ai promis à mon petit neveu de le conduire au Jardin d'Acclimatation. Mardi... mercredi... Il me semble bien, ah! oui... mardi, je ne peux pas non plus.... Pierre.—Ah! Alice.—Nous allons, mon mari et moi, visiter cette maison de campagne qu'on nous a indiquée. Pierre.—Bien.... Très bien. Alice.—Alors, mercredi.... Si vous voulez venir mercredi, vous me trouverez. Pierre, très sec.—Mercredi.... je ne peux pas.... Je regrette beaucoup.... Alice.—Ah!... Qu'est-ce que vous faites donc?... Pierre.—Je ne sais pas encore... mais je sais que je ne pourrai pas.... Alice.—C'est fâcheux. Un silence. Alice sourit vaguement. Pierre essaye de se contempler. Il ouvre plusieurs fois la bouche comme pour parler, mais chaque fois il s'arrête au dernier moment; enfin, il s'incline cérémonieusement. Pierre.—Au revoir, madame.... Alice.—Au revoir. (Pause) Vous avez bien réfléchi? Pierre.—Oui. Alice.—Alors, décidément, il faut pour vous compléter que je me compromette publiquement, que je bouleverse toute ma vie,

vous en veux un peu.... Alice.—Attendez, voyons. A dimanche, lundi... lundi, je ne peux pas.... Pierre.—Ah! Alice.—Non, j'ai promis à mon petit neveu de le conduire au Jardin d'Acclimatation. Mardi... mercredi... Il me semble bien, ah! oui... mardi, je ne peux pas non plus.... Pierre.—Ah! Alice.—Nous allons, mon mari et moi, visiter cette maison de campagne qu'on nous a indiquée. Pierre.—Bien.... Très bien. Alice.—Alors, mercredi.... Si vous voulez venir mercredi, vous me trouverez. Pierre, très sec.—Mercredi.... je ne peux pas.... Je regrette beaucoup.... Alice.—Ah!... Qu'est-ce que vous faites donc?... Pierre.—Je ne sais pas encore... mais je sais que je ne pourrai pas.... Alice.—C'est fâcheux. Un silence. Alice sourit vaguement. Pierre essaye de se contempler. Il ouvre plusieurs fois la bouche comme pour parler, mais chaque fois il s'arrête au dernier moment; enfin, il s'incline cérémonieusement. Pierre.—Au revoir, madame.... Alice.—Au revoir. (Pause) Vous avez bien réfléchi? Pierre.—Oui. Alice.—Alors, décidément, il faut pour vous compléter que je me compromette publiquement, que je bouleverse toute ma vie,

vous en veux un peu.... Alice.—Attendez, voyons. A dimanche, lundi... lundi, je ne peux pas.... Pierre.—Ah! Alice.—Non, j'ai promis à mon petit neveu de le conduire au Jardin d'Acclimatation. Mardi... mercredi... Il me semble bien, ah! oui... mardi, je ne peux pas non plus.... Pierre.—Ah! Alice.—Nous allons, mon mari et moi, visiter cette maison de campagne qu'on nous a indiquée. Pierre.—Bien.... Très bien. Alice.—Alors, mercredi.... Si vous voulez venir mercredi, vous me trouverez. Pierre, très sec.—Mercredi.... je ne peux pas.... Je regrette beaucoup.... Alice.—Ah!... Qu'est-ce que vous faites donc?... Pierre.—Je ne sais pas encore... mais je sais que je ne pourrai pas.... Alice.—C'est fâcheux. Un silence. Alice sourit vaguement. Pierre essaye de se contempler. Il ouvre plusieurs fois la bouche comme pour parler, mais chaque fois il s'arrête au dernier moment; enfin, il s'incline cérémonieusement. Pierre.—Au revoir, madame.... Alice.—Au revoir. (Pause) Vous avez bien réfléchi? Pierre.—Oui. Alice.—Alors, décidément, il faut pour vous compléter que je me compromette publiquement, que je bouleverse toute ma vie,

vous en veux un peu.... Alice.—Attendez, voyons. A dimanche, lundi... lundi, je ne peux pas.... Pierre.—Ah! Alice.—Non, j'ai promis à mon petit neveu de le conduire au Jardin d'Acclimatation. Mardi... mercredi... Il me semble bien, ah! oui... mardi, je ne peux pas non plus.... Pierre.—Ah! Alice.—Nous allons, mon mari et moi, visiter cette maison de campagne qu'on nous a indiquée. Pierre.—Bien.... Très bien. Alice.—Alors, mercredi.... Si vous voulez venir mercredi, vous me trouverez. Pierre, très sec.—Mercredi.... je ne peux pas.... Je regrette beaucoup.... Alice.—Ah!... Qu'est-ce que vous faites donc?... Pierre.—Je ne sais pas encore... mais je sais que je ne pourrai pas.... Alice.—C'est fâcheux. Un silence. Alice sourit vaguement. Pierre essaye de se contempler. Il ouvre plusieurs fois la bouche comme pour parler, mais chaque fois il s'arrête au dernier moment; enfin, il s'incline cérémonieusement. Pierre.—Au revoir, madame.... Alice.—Au revoir. (Pause) Vous avez bien réfléchi? Pierre.—Oui. Alice.—Alors, décidément, il faut pour vous compléter que je me compromette publiquement, que je bouleverse toute ma vie,